

Christian Geffray

Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne



KARTHALA

Ces chroniques mettent en scène des chercheurs d'or, des ramasseurs de noix du Brésil, des collecteurs de caoutchouc, des manœuvres asservis sur le domaine de grands éleveurs, des Indiens envahis par les Blancs ou décimés par les épidémies.

Dès les premières enquêtes, quelque chose d'insistant se manifeste touchant les formes brutales ou insidieuses de la servitude en forêt amazonienne. L'auteur est alors conduit à montrer comment ces figures de l'autorité sociale et politique dites « traditionnelles » apparaissent intimement liées à une modalité particulière de circulation des richesses. Cette forme paternaliste d'exploitation, sœur ou héritière de l'esclavage, n'a-t-elle pas déterminé jusqu'aux formes et aux fonctions de l'État en Amérique latine ?

Les chroniques débouchent alors sur un essai qui voudrait contribuer à l'effort de ceux, chercheurs ou responsables politiques, qui sont soucieux d'une perception et d'une intelligence désenchantées de la puissance et de la misère au Brésil, en dissipant un peu de cette opacité, sucrée et meurtrière, si caractéristique de l'univers populiste.

Christian Geffray est anthropologue à l'ORSTOM (UR3E) et membre du Centre d'études africaines (EHESS). Il a travaillé trois ans en Amazonie brésilienne (1991-1993), en coopération avec le Museu P.E. Goeldi de Belém (CNPq) et a publié des ouvrages sur la parenté et sur la guerre civile au Mozambique.

*Publié avec le concours
du Centre national du Livre*

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : *Brésil, épopée métisse* (photo-montage).

© Éditions KARTHALA, 1995
ISBN : 978-2-8111-4659-7

**CHRONIQUES DE LA SERVITUDE
EN AMAZONIE BRÉSILIENNE**

Christian Geffray

Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne

Essai sur l'exploitation paternaliste

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Ni père ni mère. Critique de la parenté : le cas makhuwa, Le Seuil, 1990.

La cause des armes au Mozambique, Karthala, 1990.

REMERCIEMENTS

Je remercie l'équipe ORSTOM (UR3E) du Museu Doeldi de Belém, Philippe Léna, Roberto Araujo, Anne Leborgne et Jacky Picard, dont l'expérience et les analyses ont largement contribué à nourrir l'hypothèse théorique présentée ici. Elle est le fruit de nos nombreuses et intenses discussions.

Je remercie pour les mêmes raisons, et pour leur éclairage de la question amérindienne, Bruce Albert, Patrick Menget, Memélia Moreira et Eduardo Viveiro de Castro. Bruce Albert et Memélia Moreira m'ont ouvert l'accès, en outre, à des situations délicates, qu'il ne m'aurait pas été possible de connaître autrement sur le terrain.

Je remercie enfin Michel Agier, Catherine Aubertin, Robert Cabanes, Jean Copans, Pierre Grenand, Philippe Hamelin, Maria da Conceição D'Incao, Philippe Lamy, Frédéric Letang, Thierry Marchaisse, Claude Meillassoux, Alain Morice, André Quesnel, Gérard Roy, Pierre Salama et Bernard Schlemmer, pour leur lecture du manuscrit et les observations critiques qu'ils ont bien voulu formuler sur le fond et la forme.

Avant-propos

Les récits de la première partie du livre mettent en scène des chercheurs d'or, des ramasseurs de noix du Brésil, des collecteurs de caoutchouc, des manœuvres asservis sur le domaine de grands éleveurs, des Indiens envahis par les Blancs ou décimés par les épidémies. Ces gens ont affaire à des hommes de main ou à des patrons parfois meurtriers, à des policiers et fonctionnaires de justice véreux, à des écologistes inquiets pour la forêt tropicale, à des développeurs, techniciens, prêtres ou militants populistes ¹.

Dès les premières enquêtes, effectuées en mars 1991 chez les collecteurs de caoutchouc, quelque chose d'insistant s'est manifesté, touchant les formes brutales ou insidieuses de la domination sociale et la férocité de l'exploitation dans ces régions : « patrons » et commerçants s'arrogent le monopole de la circulation des biens, et ils en usent pour se soumettre le travail des hommes auxquels ces biens sont destinés et « vendus ». Ce type d'exploitation se présente par ailleurs, du point de vue des protagonistes, comme l'effet de croyances particulières portant sur la valeur et la circulation des biens (fiction marchande et dette imaginaire), et des exigences d'un univers symbolique défini par l'usage social de la métaphore paternelle. Ces pratiques sont par elles-mêmes une négation du marché et du salariat... Elles se sont manifestées dans toutes les situations observées au cours des enquêtes, sous des formes

1. Les faits de violence et de corruption rapportés ici sont datables, localisables, parfois spectaculaires — mais leur exposé ne répond pas à un souci de représentativité, et ils n'ont pas non plus valeur de dénonciation. Ils sont d'ailleurs bien connus au Brésil ; les plus scandaleux sont révélés périodiquement par les journalistes ou les militants, sans grand effet judiciaire ni politique.

diverses, de sorte que les récits composant la première partie de ce texte introduisent et illustrent une réflexion sur l'accumulation, le pouvoir et l'institution, qui déborde la géographie et l'actualité amazoniennes. Ils débouchent sur autre chose, connu des historiens, des sociologues et de l'opinion au Brésil sous le nom de « *coronelismo* ».

Le texte se fait ici l'écho d'un grand nombre de travaux portant sur le Brésil contemporain, sur son histoire, ou plus généralement sur l'Amérique latine. « Clientélisme », « *coronelismo* », « patrimonialisme » etc., autant d'expressions désignant ou cherchant à cerner, sous des angles divers, un même phénomène : les formes originales de l'autorité sociale ou politique latino-américaine, dites traditionnelles ou archaïques. Celles-ci ont fait l'objet au Brésil de descriptions et d'analyses pénétrantes, et les théoriciens de la dépendance ou de la « colonisation interne » ont fait justice, à beaucoup d'égards, des formes particulières de circulation des richesses qui prévalent à la périphérie du monde capitaliste. Il est cependant remarquable que les points de vue disciplinaires distincts des économistes et des culturalistes (Celso Furtado, Buarque de Hollanda... pour ne citer que les figures les plus emblématiques) se soient rarement rejoints dans la cohérence d'un objet sociologique unique.

Or cette cohérence, ou du moins le sentiment qu'elle existe et le désir de la mettre en lumière, est le mobile et l'objet de la seconde partie de ce livre, qui constitue à proprement parler un *essai*. Après avoir repéré le même phénomène dans diverses activités de production, j'ai voulu montrer comment, sur un plan théorique plus général, ces figures de l'autorité sociale et politique dites traditionnelles apparaissent intimement, sinon organiquement, liées à une modalité particulière, *péri-capitaliste*, de circulation des richesses — laquelle semble avoir déterminé depuis longtemps les modalités de la production, et les formes et fonctions de l'État, probablement dans l'ensemble de l'Amérique latine. Si cette façon de voir est exacte, un certain nombre de pratiques, représentations ou sentiments communs au Brésil (assassinats politiques et sociaux, corruption généralisée, valorisation de la tromperie...) devraient être regardés, non plus comme des crimes, ni même comme l'expression d'une faiblesse ou d'une faillite des grandes institutions, mais plutôt, en positif, comme le fruit de la

fonction réelle qui est collectivement dévolue à celles-ci dans la vie sociale.

Je souhaite contribuer par cet essai aux efforts des collègues, responsables et militants, soucieux d'une perception et d'une intelligence désenchantées de la puissance et de la misère au Brésil, en dissipant un peu cette opacité, sucrée et meurtrière, si caractéristique de l'univers populiste. On verra que je n'ai pas toujours hésité à dérouler le fil de raisonnements dont la tonalité paraîtra spéculative. J'en assume l'exposé pour ce qu'il vise en réalité : poser les jalons d'une hypothèse qui pourrait être versée en l'état au débat sur les sociétés latino-américaines. Si elle est exacte, elle permettra de construire ultérieurement des objets nouveaux, en les mettant à la portée d'une recherche historique ou sociologique mieux apte à rendre compte de sa méthode.



La série d'enquêtes sur lesquelles s'appuie ce livre a été effectuée en Amazonie brésilienne au cours de l'année 1991, dans le cadre d'une convention de recherche entre l'ORSTOM UR3E (Institut français de recherche et de développement en coopération) et le Museu Paraense Emilio Goeldi de Belém (CNPq), sur un programme dirigé par Philippe Léna et Adélia E. de Oliveira.

PREMIÈRE PARTIE

AMAZONIES

Récits et analyses

Les collecteurs de caoutchouc

Cruzeiro do Sul, mars 1991 — Macêdo ¹ avait mis à ma disposition un pilote et une embarcation afin, disait-il, que je me rende compte de la situation des collecteurs de caoutchouc et des Indiens de la région. La longue pirogue était couverte d'un taud de palmes sur toute sa longueur, et était propulsée par un « moteur de poupe », un lourd diesel hors-bord pourvu d'un axe horizontal très long, aérien, dont l'hélice plongeait à deux ou trois mètres derrière la poupe. Le *rio* Jurua était large devant Cruzeiro do Sul, sillonné de bateaux marchands, de canots et menues pirogues motorisées ou poussées à la perche. Un quart d'heure après le départ en direction du Pérou, on entendait encore les accents lointains de la sonorisation du bourg en perpétuelle festivité commerciale.

Il y a vingt ans, le fleuve était encore bordé de forêts en amont de Cruzeiro ; aujourd'hui les berges forestières

1. Membre du Conseil national des seringueiros (collecteurs de caoutchouc) ; première expression institutionnelle de l'alliance tissée, en 1985, entre les organisations écologistes occidentales et le mouvement des collecteurs de caoutchouc (qui refusent, depuis les années 70, leur expulsion par les grands éleveurs venus du sud). C'est le CNS qui a proposé et imposé la création de « réserves d'extraction » (*Reservas extractivistas*) garanties par l'État : les patrons des domaines forestiers inclus dans les limites des nouvelles réserves durent partir, les éleveurs ne purent plus y entrer, tandis que les collecteurs restèrent sur leurs habitats, organisés autour d'une coopérative de commercialisation.

alternent avec les vastes étendues rases des *fazendas*². Toute la journée, le pilote a hurlé, par dessus le vacarme du moteur, le nom des propriétaires des domaines croisés au fil du fleuve, et on pouvait mettre un visage sur chacun d'eux : chez l'un nous avons acheté l'huile et les conserves, chez un autre le hamac, la lampe à gaz et les deux cent cinquante litres de gazoil. Toutes les *fazendas* appartenaient à des commerçants du bourg, qui les avaient fondées après l'arrivée dans l'État de l'Acre des grands éleveurs, venus du Sud au début des années soixante-dix, par la nouvelle route de colonisation (Cuiaba-Porto Velho). Les « envahisseurs » se heurtaient encore aux collecteurs de caoutchouc là-bas, où Chico Mendès avait trouvé la mort. Ils n'étaient pas parvenus jusqu'au Jurua, mais ils avaient montré la voie aux marchands locaux, acheteurs de caoutchouc ou de bois précieux, qui avaient pris leur part de la manne fédérale allouée aux défricheurs de *fazenda* (sous forme de subvention ou crédit) en s'engageant dans l'élevage des zébus blancs.

Passée la première journée de navigation, les *fazendas* étaient plus rares. Il n'y avait plus que la forêt avec, çà et là, une trouée sur la berge, ouverte sur la cabane d'un collecteur de caoutchouc. Nous approchions des premiers *seringais*, ces grands domaines forestiers que les collecteurs parcourent chaque jour à pied, d'un hévéa à l'autre, pour les saigner et recueillir le latex. La région avait été colonisée à la fin du siècle dernier par les collecteurs de caoutchouc, à l'époque où le Brésil détenait les clés du marché mondial avec l'Amazonie. La plupart des *seringueiros* débarqués sur les rives des hauts-fleuves à cette époque venaient du Nordeste, où sévissait une sécheresse sévère, peu avant l'abolition de l'esclavage (1888). Un nouveau « cycle » de l'histoire brésilienne s'était ouvert et, comme les précédents, celui du caoutchouc avait favorisé la recomposition de l'élite marchande : certains réorientèrent toutes leurs activités, tandis que d'autres, d'origine plus modeste, trouvèrent la voie d'une promotion quelquefois fulgurante. Ils renouvelèrent les rangs de l'élite en lui inoculant du sang neuf.

2. Grande propriété foncière.

Ces gens repoussèrent, tuèrent ou assujettirent de nombreux Indiens pour fonder et préserver leurs domaines de collecte. A l'occasion des combats, massacres ou escarmouches, certains arrachèrent des femmes et des fillettes indiennes à leurs communautés pour suppléer les carences domestiques des collecteurs, dont la plupart étaient célibataires. Des marchands et des patrons planifièrent à cette fin le transfert, sur les hauts fleuves, de prostituées recrutées en ville. C'était l'époque des grands « barons » du caoutchouc, manipulant des richesses réputées fabuleuses, dont l'usage ostentatoire avait laissé quelques traces dans l'architecture des capitales du latex, Manaus et Belém. La cruauté et l'extravagance de ces hommes, comme les frasques de leurs saisons mondaines à Londres ou à Paris à la veille de la Grande Guerre, stimulent aujourd'hui encore l'imagination romanesque ou cinématographique. Leur comportement n'avait pas trahi la coutume du « *coronelismo* » brésilien.

Le « cycle » se referma dans les années 1910, après que les Britanniques eurent planté des hévéas en Extrême Orient, et inondé l'Occident de caoutchouc bon marché, entraînant la chute brutale des cours mondiaux. Ce fut la fin de l'âge d'or, l'heure des faillites. Les « barons » abandonnèrent leurs domaines en gérance à des patrons moins flamboyants, et certains parvinrent à investir leurs capitaux et leurs talents dans de nouveaux « cycles », plus sûrs et lucratifs. Ils ont un peu agi comme les marchands de Cruzeiro do Sul qui avaient fondé leurs *fazendas* d'élevage, et en exploitaient les bois précieux. Mais la collecte du caoutchouc par les *seringueiros* se perpétua néanmoins sur les hauts-fleuves. Certains se consacrèrent à la culture du manioc et au petit élevage, favorisant la naissance d'un petit marché vivrier local. Bien plus tard, dans le sillage des éleveurs *paulistas* des années 1970 et du renouveau syndical incarné par Chico Mendès, il y eut la visite de plus en plus fréquente des techniciens développeurs nationaux, des missionnaires d'organismes internationaux ou non gouvernementaux, des chercheurs et des militants écologistes.

Chaque soir, nous sollicitons l'hospitalité d'un de ces collecteurs de caoutchouc, héritiers d'un âge d'or lointain. En vingt ans de navigation, le pilote ne s'était jamais vu

refuser le gîte et le couvert d'un *seringueiro*. Il n'existait aucune espèce d'hôtellerie sur les fleuves, et l'hospitalité était la règle : chacun l'offrait aux autres, sachant pouvoir compter en retour sur le toit et le manger des autres à l'occasion d'un prochain voyage. S'il y avait une table dans la maison, elle était réservée à la confection des repas ou au rangement de la vaisselle, nous mangions toujours sur le plancher. Les cabanes, couvertes de palmes de *jaci*, étaient bâties sur pilotis et les planches de *paxiuba* sur lesquelles nous dînions étaient disjointes ; nos hôtes nous invitaient à glisser les reliefs des repas dans les interstices afin d'en nourrir les poules, les canards et les porcs qui vauquaient en dessous. Les femmes préparaient le riz, les pâtes et les conserves que nous apportions, tout en offrant chaque fois de partager leur propre repas, du poisson, et tout le gibier ordinaire de la forêt : les oiseaux, ara, *jacu*, *mutum*, les gros rongeurs *paca*, les cerfs ou les pécaris, les singes parfois. Les oeufs et la soupe de tortue étaient très appréciés, les pattes écailleuses et griffues des reptiles baignaient dans le bouillon jaune des assiettes en émail... On tuait les jaguars et les pumas, mais on ne les mangeait pas.

Notre hôte d'un soir, José, exploitait deux sentiers d'hévéas. Chacun d'eux s'enfonçait dans la forêt où il formait une sorte de boucle, partant de la cabane et s'y refermant, reliant entre eux une centaine d'arbres distants les uns des autres d'environ cent ou deux cents mètres. Il cheminait toute la journée, en saison, pour récolter le latex. Il parcourait une quinzaine de kilomètres pour sa tournée du matin, afin d'inciser les arbres et déposer les godets à la base des entailles, et recommençait l'après-midi pour verser le contenu des godets dans un sac de toile, que les dépôts successifs de latex transformaient en une épaisse besace de caoutchouc. Il effectuait quotidiennement, au total, une trentaine de kilomètres avec son fusil, portant une dizaine de litres de latex à la fin d'une bonne journée. Les premières heures de la nuit enfin étaient consacrées à verser le « lait » sur un bâton qu'il tournait lentement au dessus du feu, pour y enrouler le filet de résine blanche à mesure qu'elle se solidifiait à la chaleur. José façonnait ainsi, en quelques jours, une « balle » d'une vingtaine de kilos de caoutchouc commercialisable.

« Mes sentiers ont été ouverts il y a cinquante ans », disait-il en montrant les chevrons gravés sur les troncs sur cinq à six mètres de hauteur. Une échelle rudimentaire était appuyée sur chaque hévéa : un maigre rondin, sur lequel on avait taillé des encoches pour grimper, formait avec l'arbre un angle d'une trentaine de degrés. La fatigue et la pluie aidant, les échelles devenaient dangereuses et les accidents nombreux, parfois mortels. Le débroussaillage annuel du sentier, qui exige deux semaines de travail et influe sur la productivité de la saison à venir, n'avait pas encore été effectué (on était juste à la fin des pluies). Un employé du patron Pereira viendrait plus tard contrôler la propreté d'une exploitation que José avait l'obligation d'entretenir et respecter. Il ne devait pas effectuer d'incisions trop profondes, pour ménager le rendement des arbres.

La rive gauche du fleuve appartenait à Pereira, qui contrôlait onze cabanes de collecteurs. En face, sur la rive droite, c'était « le *seringal* de Macêdo, tout lui appartient » — autrement dit, c'était le territoire de la Réserve d'extraction du Haut-Jurua, mise en place par l'État en 1989 sur la pression du syndicat de *seringueiros*, du mouvement écologiste international et du Conseil national des *seringueiros* dont Macêdo était le dirigeant local. Le patron de l'ancien *seringal* où « règne » aujourd'hui Macêdo, avait dû vendre son domaine à l'État, et il s'apprêtait maintenant à partir pour céder la place à la Réserve. Son embarcation rouge et blanche, pimpante, descendait encore le Jurua en remorquant des radeaux de cent à cent cinquante balles de caoutchouc, enfilées comme des perles sur une longue aussière. Il achevait d'apurer les comptes avec ses collecteurs, ses clients comme on les appelle (*freguezes*) et, d'ores et déjà, il les laissait libres de vendre leur caoutchouc et d'acheter les biens qui leur faisaient défaut aux marchands ambulants ou à la coopérative de la Réserve. « Cet homme n'est pas mauvais » disait José, c'était même un « bon patron » auquel il achetait fréquemment des marchandises à bon prix, meilleur marché en tous cas que les produits proposés par son propre patron.

L'idée d'acheter ou de vendre à un étranger, à tout autre que son patron, eut été inconcevable il y a quelques années. « Jusqu'en 1984, disait José, c'était la captivité » (*cativeiro*) :